

## Le Monde

LE JOUR  
DES MUSIQUES

## La fin des chansonniers.

Le Théâtre des Dix-Heures, qui abandonne définitivement la vieille formule des chansonniers montmartrois après le « tour » de Jean Rigaux, présentera dans ses prochains programmes l'humoriste américain Diango Edwards (les 29 et 30 novembre), les frères Jolivet (à partir du 15 décembre), puis Jean-Paul Farré, Pierre Vassiliu, Jean-Roger Caussimon, France Léa et Alex Métayer.

## Le calendrier du rock.

« Mama » Bea Tekielski, le 21 octobre à Saint-Brieuc (salle Robien), le 24 à Atz-en-Provence (faculté des lettres), le 25 à Montliamont (théâtre municipal), le 30 à Paris (Olympia) ; Little Bo Story, le 21 octobre à Jemelle, le 22 à Hanault, le 23 à Charleroi, le 24 à Virton, le 25 à Amiens, le 26 à Namur, le 27 au Havre, le 28 à La Fère, le 29 à Calais ; AC-D.C. au Stadium, le 24 octobre ; Rory Gallagher à l'Hippodrome de Paris, le 23 octobre, à 20 heures ; les Kinks, le 30 octobre au Théâtre Mogador ; Eric Clapton, le 8 novembre à Lyon (Palais des sports), le 18 au pavillon de Pantin ; Barclay James Harvest, le 9 novembre au Stadium ; Rod Stewart, le 20 novembre au pavillon de Pantin.

## Le calendrier du jazz.

A PARIS. — Au Caveau de la montagne : du 23 octobre au 4 novembre, Jimmy Gourley et Pierre Michelot ; du 16 au 18 novembre, Michel Roques et Georges Arvanitis. Au Théâtre Campana : Première, jusqu'au 28 octobre, Stan Blue ; du 29 octobre au 5 novembre, Mike Westbrook Brass Band ; du 6 au 12 novembre, Martial Solal et Lee Konitz. A la chapelle des Lombards : Okay Themiz, du 21 au 24 octobre ; Don Cherry et Eddie Blackwell, du 25 au 28. Au Stadium : L. 21, Jerome van Jones ; le 23, Archie Shepp ; le 25, Johnny Dymit ; le 26, Jean-Pierre Dardant ; le 27, Anacronic Jazz Band ; le 30, Lee Konitz et Martial Solal ; le 31, Asseline, Vidal, Paszyszt, le 2 novembre, Marion Brown ; le 3, Bill Hardmann Junior Cook. Au Forum des Halles, le 22 octobre, Lee Konitz et Martial Solal ; le 5 novembre, Max Roach, et le 19, Frank Lowe, Philip Wilson. A l'Espace Gordon : Gordon Beck, Daniel Gobbi, Gilles Ekman, le 16 novembre. Au Théâtre du Roncelagh : Niels Pederson, Philip Catherine, Billy Hart, le 17 novembre. A la Mutualité : Albert King le

## Expositions

## LA FIAC AU GRAND PALAIS

## La grande vadrouille de l'art moderne

Née en tant que foire de l'art, il y a cinq ans, la FIAC prend peu à peu des allures de festival. On y expose des œuvres d'art, certes à vendre mais, en fait, surtout pour montrer ce qui au cours de l'année va apparaître dans telle ou telle galerie chez tel ou tel marchand, ici, on met en avant ses poulains, là on déballe ses trésors. En cette période économiquement troublée, les 10 000 mètres carrés de stands aménagés comme des appartements aux murs tendus de tissu ou bien comme des musées aux cimaises blanches, au lieu de tableaux et sculptures qui ne sont que la pointe de l'iceberg des richesses du marché, la Foire internationale d'art contemporain semble vouloir affirmer des certitudes par l'abondance. Certitudes sur la production actuelle dans les ateliers, en France et dans quelque quinze pays du monde. A en juger par la foule très nombreuse le jour de l'inauguration, cette foire suscite beaucoup d'intérêt. A peine ouvertes au public, les ailes de la FIAC sont devenues, au Grand Palais, le lieu d'une grande vadrouille à travers la microcosme de la production artistique moderne et contemporaine mise à l'écran.

En quelques heures de déambulation qui représente un kilomètre dixaines de milliers de mètres d'avion, voir l'essentiel de ce qui généralement se montre à Paris tout au long de l'année dans les galeries des deux rives, de celles de New-York et Toronto, Cologne et Düsseldorf, Milan et Rome, Londres, Madrid, Barcelone, Tokyo (sept galeries japonaises), Mexico, Buenos-Aires, n'est pas la moindre commodité de la FIAC comme de toute foire de l'art à Bâle ou à Cologne. Mais, à Paris, la célébration des œuvres d'art a quelque chose de grave et de sérieux : l'art-marchandise y est montré comme de l'art de musée.

Il ne faut pas cacher que, entre la foire suisse de Bâle et la foire parisienne du Grand Palais, il y a une saute de ligne par la prééminence du marché. L'une a pour elle l'intérêt de la proximité des banques suisses, l'autre le prestige renaissant d'une cité qui a traditionnellement été au premier rang de l'activité artistique, place qu'elle espère légitimement retrouver.

Depuis la création du Centre Georges-Pompidou, on ne parle que du projet de rendre à Paris la place qui était la sienne dans l'activité artistique, place qui lui a été ravie, parfois parce que d'autres écoles étrangères, portées par le courant de l'histoire, ont montré plus de dynamisme pour inventer un art qui exprime ce temps, parfois parce qu'elles ont simplement bénéficié d'aides extra-artistiques qui les ont

imposées. Il semble que la FIAC s'intègre au dessin esquissé par le projet Beaubourg.

Cette foire a été inventée par les galeries parisiennes. On voit au secours de sa victoire. Car on s'est finalement rendu compte, notamment du côté des services du commerce extérieur, que les exportations d'œuvres d'art représentent un apport non négligeable en devises, apport d'autant plus intéressant qu'il ne coûte rien en matières premières. Économiquement, un tableau c'est, en effet, un peu de toile, un peu de couleur et beaucoup de savoir-faire, de talent et de sensibilité.

Or, alors que pendant les années 60 le produit des exportations artistiques modernes progressait constamment, il a subitement marqué un arrêt à partir de 1973, puis un recul préoccupant à partir de 1976. La France avait exporté en 1967 pour 250 millions de francs d'œuvres d'art, en 1972 pour 300 millions de francs, dont 70 à 80 % d'art moderne et contemporain. En 1973, le chiffre était de 400 millions et l'année suivante, il devait chuter à 320 et, enfin, à 168 millions en 1975. La situation s'est améliorée en 1976 avec 235 millions et a remonté notablement en 1977 avec 346 millions, mais en fait pour retrouver le chiffre de 1972, ce qui équivaut à une baisse en francs constants.

Prospection et marketing  
pour l'exportation

Pendant ce temps la concurrence qui, naguère encore, était négligeable, a fait une percée inattendue : ainsi, sur le marché américain, qui représente environ 30 % des exportations françaises d'œuvres d'art, la France vendait huit fois plus qu'il y a la Grande-Bretagne. En 1976, la France n'a vendu aux États-Unis que trois fois plus que l'Allemagne et la Grande-Bretagne huit fois plus que la France. Mais, en 1977, les exportations londoniennes ne sont plus que deux fois et demie celles de la France.

Pour reprendre sa place, il semble que la France se lance dans une série de campagnes de prospection et de marketing tant dans les pays traditionnels d'exportation (États-Unis, Allemagne) que sur des marchés neufs (Australie, Proche-Orient...). Depuis août 1978, le commerce avec les États-Unis a augmenté et dépassé les 30 % tandis qu'il se maintient à une moyenne de 21 % avec la Suisse, 13 % avec le Japon, 9 % avec la Grande-Bretagne, 5 % avec la République fédérale allemande, 3,5 % avec la Belgique, 3 % avec la Suède, 2,5 %

avec l'Espagne, 2 % avec le Canada, 1,6 % avec l'Italie, 1,4 % avec la Venezuela et 0,3 % avec Israël. Mais cette politique d'encouragement à l'exportation des œuvres d'art moderne et contemporaine, si elle présente des avantages, tant économiques que de rayonnement culturel, n'en contribue pas moins à appauvrir le patrimoine.

Le cas d'un exposant américain à la FIAC est caractéristique. M. Sidney Janis, qui fait collectionneur avant d'être marchand, présente un stand qui étonne tout le monde. On y trouve l'hommage à Bach (1912, de Braque) et la Femme à la mandoline (1911, de Picasso), qui sont deux chefs-d'œuvre cubistes, un ensemble de Léger à faire pâlir d'envie les gens de Beaubourg et deux Mondrian, compositions géométriques, dont l'une est assurée 1,2 million de francs, qui avaient été achetées au peintre à un moment où ni les musées hollandais ni les musées français n'avaient vu leur importance alors que Mondrian avait vécu plusieurs années à Paris. C'est pour le marchand un cas glorieux d'exportation dans le pays d'origine d'œuvres d'art qui, en vingt, en trente ans, ont pris une plus-value colossale.

Chez Krugier (Genève) on trouve également un ensemble de dessins de Seurat, Manet, Ingres, Toulouse-Lautrec, de peintures de Chirico et Magritte de toute première qualité, et, galerie Melki, de merveilleux Tanguy, un Vieira da Silva, deux Poliakoff, deux Miro de grande allure. Chez Paul Heim, un ensemble moderne : Léger, Picasso, Giacometti, rajouté par les très sensibles dessins réalistes de J. Leroy.

Mais, en tête des contemporains, il faut placer l'extrême sensibilité et l'extrême tension des peintures récentes de Zao Wou-ki, toutes de grand format et de grand souffle. La série d'aquarelles d'Estève est également un très beau coup de ce peintre de la tradition française. A l'autre pôle de la création d'aujourd'hui, les peintres de chez Flincker, avec un Allaud paysagiste du grand air, un Martial Raysses vibrant et un Moninot plus algu que jamais, autour de l'âme de la réalité, le souverain Jean Hélion.

Les prix affichés des œuvres d'art n'ayant pas évolué depuis quelques années, cela signifie, compte tenu de l'érosion monétaire, qu'ils ont baissé. Les marchands affichent un optimisme de commande. Ils espèrent que le vent qui s'est levé du côté de la Bourse soufflera également sous la verrière du Grand Palais.

JACQUES MICHEL.

★ Grand Palais. Jusqu'au 23 octobre.

## culture

## Jazz

## Ray Charles solitaire

Certains, chaque année, sacrifient au rite du « Genius » comme d'autres à celui de la Saint-Valentin ou de l'Épiphanie. On prend un billet pour un concert Ray Charles, à l'automne, comme on achète un gâteau de circonstance : par pratique réglée. Il en va des habitudes comme des innovations, en tant que telles ni mauvaises ni bonnes. C'est selon. En l'occurrence, on aurait eu tort de se priver du spectacle Ray Charles, sous le prétexte que l'inopiné, l'inattendu y brille par l'absence.

Il n'est, souvent, guère plus de phénomènes imprévisibles ou fortuits dans *Bustad* ou *Cryin' Time* que dans l'exécution de quelque Pologne chopinienne ou quel Saison vivaldienne, mais, assurément, il n'y en a pas moins. Ici et là, on se régalé, même si l'interprétation ne fait pas trembler jusqu'au point de rupture le processus, depuis longtemps convenu. D'ailleurs, il serait faux de dire que, sans exception, tous les soirs de Ray Charles réinterprètent l'invariable. L'artiste prend, quand cela lui plaît, des libertés avec sa coutume.

## Enfermé dans sa nuit

La troupe instrumentale ne possède pas, cette saison, la classe qu'elle eut quelquefois. Elle « se souvient de Clifford », mais sans passion. Elle se trouve située sur scène, mais elle tient le rôle d'un orchestre de fosse. Elle existe par présence physique, mais elle s'efface, esthétiquement, lorsque le chef survient qui se plaît à jouer du piano dans ce style en phrases qui roulent et se déglissent, et dont on a jusqu'ici trop peu parlé, trop peu vanté l'originalité, l'efficacité, la force affective d'embrèvement. Seul sur une scène peuplée, enfermé par destin dans sa nuit et, par volonté, dans sa thématique, dans ses tempos — lorsqu'ils sont lents, il s'agit des plus lents du monde — Ray Charles, au fil du temps, se ramasse sur lui-même, exclut de façon maximale le dehors, et fait une grande consommation de « Ralettes », les quilles, d'abord, répondent à sa voix, à ses ordres, à ses désirs, encore que trois d'entre elles aient, une fois en passant, des résonances personnelles. Le groupe vocal, à un élément près, se présente renouvelé. Archie Smith, Linda Sims, Madelyn Quebec, Trudy Cobran et l'ancienne, Esthella Yarborough, important chez Ray Charles ce

que le maître a toujours voulu mêler à son entreprière profane : les tournures, les accents, les transports du gospel song.

Le maître, lui, et, en ce cas précis, il ne s'agit pas seulement d'une désignation qui traduirait la position de celui qui sait plus qu'un autre en un domaine, et qui peut donner conseil. Il est question plutôt d'un titre. L'isolement où l'a d'abord précipité une privation sensorielle, la réussite où l'a conduit après cela sa revanche sur le sort, ont donné au musicien le goût d'un pouvoir sans partage. C'est à peine si Don Wilkerson, le bon improvisateur, peut, sporadiquement, s'exprimer sous sa férule.

Ray Charles, est un premier temps, coupe du grand monde quotidien, s'est progressivement séparé du petit monde jazzique. D'où l'échec de Montreux, cet été. Claude Nobs avait eu la bonne idée de réunir, pour une fois, autour de Charles, des artistes de haut rang, dont Gillespie. Ce dernier fut chouchouté : « Ah, l'ai voulu, adolescent, ressembler à Dizzy, à cet homme qui est là, et qui, autrefois, remuait Salt Peanuts. » Le maître fut très pédagogique, coarcté, au contraire, à l'égard des autres confères : « Trop vite, là-bas, on ne traite pas comme ça le blues. » George Duvivier n'en est pas encore revenu. Comme n'a pas dû digérer non plus le guitariste excellent Eugene Ross ce reproche à lui lancé sans le flayer au second concert : « Il faut jouer autrement dans l'orchestre de Charles pour dire certain d'y rester. » Le maître, comme le temps passe, fortifie ses manies. Il lui arrive de rencontrer des résistances, heureusement. Deux Ray, voici peu de temps, convoqués par Norman Grant, se trouveront face à face. « Petit, dit à cette occasion l'empereur Charles, viens, je vais te montrer les bons enchainements d'accords. » « Mgr grand, répondit aussitôt l'autre, en remballant sa contrebasse dans la housse, j'ai passé l'âge des exercices sous contrôle ; ne me raccourne pas, je paierai moi-même le taxi. » Ce jour-là, deux Ray entraînèrent en conflit de puissance. Nous connaissons, par cet exposé, le premier : Ray Charles. Le second n'était autre que l'illustissime Ray Brown. Doit-on désespérer qu'un jour la réconciliation soit possible, la jam session chez Mr. Charles concevable, et tout talent aussi vrai que le sien, enfin, auprès de lui, réhabilité ?

LUCIEN MALSON.

## Musique



le 18 au pavillon de Pantin; Barclay James Harvest, le 9 novembre au Stadium; Rod Stewart, le 26 novembre au pavillon de Pantin.

## Le calendrier du jazz.

A PARIS. — Au Caneau te la montagne : du 23 octobre au 4 novembre, Jimmy Gourley et Pierre Michelot; du 16 au 18 novembre, Michel Rogues et Georges Arvanitas. Au Théâtre Campagne - Première, jusqu'au 28 octobre, Sugar Blue; du 29 octobre au 5 novembre, Mike Westbrook Brass Band; du 6 au 12 novembre, Martial Solal et Lee Konitz. A la chapelle des Lombards : Okay Thémiz, du 21 au 24 octobre; Don Cherry et Eddie Blackwell, du 25 au 28. Au Stadium : L. 21, Jérôme van Jones; le 23, Archie Shepp; le 25, Johnny Dymally; le 26, Jean-Pierre Debarat; le 27, Anacronic Jazz Band; le 30, Lee Konitz et Martial Solal; le 31, Asseline, Vidal, Pochonnet; le 2 novembre, Marion Brown; le 3, Bill Hardmann Junior Cook. Au Forum des Halles, le 22 octobre, Lee Konitz et Martial Solal; le 5 novembre, Max Roach; le 19, Frank Love, Philt Wilson. A l'Espace Cardin : Gordon Beck, Daniel Gobbi, Gilles Ekimian le 16 novembre. Au Théâtre du Ranelagh : Niels Pederson, Philip Catherine, Billy Hart, le 17 novembre. A la Mutualité : Albert King le 16 novembre.

EN PROVINCE. — Lol Cozhill le 24 à Poitiers; Portal et Lubat, le 25 à Annecy et le 26 à Grenoble; Lester Bowie Sextet, Chris MacGregor, Human Arts Ensemble, John Abercrombie, Jack de Johnette, Dave Holland, au Festival de jazz d'Alz-en-Provence, du 28 octobre au 3 novembre; Nu Creative Methods le 21 à Vauvert, le 23 à Nîmes, le 24 à Saint-Raphaël, le 26 à Cannes, le 27 à Arles, le 28 à Martigues, le 3 novembre à Marseille et le 6 à Toulon; Albert Schmitz, Patrick Van Helsing et une trentaine de musiciens néerlandais au Festival de Bonlieu (Jura) du 24 au 27 octobre.

**M. José ITURBI étant souffrant, le concert qu'il devait donner aux LUNDIS MUSICAUX DE L'ATHÉNÉE, lundi 23 octobre, à 21 heures, est annulé.**

**SAINT LAZARE**  
387-35-43  
M. St. Lazare  
**PASQUIER CINEMAS**

SONATE D'AUTOMNE VI

JUDITH THERPAUVE

LE DOSSIER 51

1977 avec 346 millions, mais en fait pour retrouver le chiffre de 1972, ce qui équivaut à une baisse en francs constants.

## Prospection et marketing pour l'exportation

Pendant ce temps la concurrence qui, naguère encore, était négligeable, a fait une percée inattendue; ainsi, sur le marché américain, qui représente environ 30 % des exportations françaises d'œuvres d'art, la France vendait huit fois plus qu'elle l'Allemagne fédérale et trois fois plus que la Grande-Bretagne. En 1976, la France n'a vendu aux Etats-Unis que trois fois plus qu'elle l'Allemagne et la Grande-Bretagne; huit fois plus que la France. Mais, en 1977, les exportations londoniennes ne sont plus que deux fois et demie celles de la France.

Pour reprendre sa place, il semble que la France se lance dans une série de campagnes de prospection et de marketing tant dans les pays traditionnels d'exportation (Etats-Unis, Allemagne) que sur des marchés neufs (Australie, Proche-Orient...). Depuis août 1976, le commerce avec les Etats-Unis a augmenté et dépassé les 30 % tandis qu'il se maintient à une moyenne de 27 % avec la Suisse, 13 % avec le Japon, 9 % avec la Grande-Bretagne, 5 % avec la République fédérale allemande, 3,5 % avec la Belgique, 3 % avec la Suède, 2,5 %

avec la France. On trouve également un ensemble de dessins de Seurat, Manet, Ingres, Toulouse-Lautrec, de peintures de Chirico et Magritte de toute première qualité, et, galerie Melki, de merveilleux Tanqueray, un Vieira da Silva, deux Pollack, deux Miró de grande allure. Chez Paul Heni, un ensemble moderne : Léger, Picasso, Giacometti, réunis par les très sensibles dessins réalistes de J. Leroy.

Mais, en tête des contemporains, il faut placer l'extrême sensibilité et l'extrême tension dans les peintures récentes de Zao Wou-ki, toutes de grand format et de grand souffle. La série d'aquarelles d'Estève est également un très beau cru de ce peintre de la tradition française. A l'autre pôle de la création d'aujourd'hui, les peintures de chez Finkler, avec un Allaud paysagiste du grand air, un Martial Rayssac vibrant et un Monnot plus algu que jamais, autour de l'ainé de la réalité, le souverain Jean Héliot.

Les prix affichés des œuvres d'art n'ayant pas évolué depuis quelques années, cela signifie, compte tenu de l'érosion monétaire, qu'ils ont baissé. Les marchands affichent un optimisme de commande. Ils espèrent que le vent qui s'est levé du côté de la Bourse soufflera également sous la verrière du Grand Palais.

JACQUES MICHEL.

★ Grand Palais. Jusqu'au 29 octobre.

## Enfermé dans sa nuit

La troupe instrumentale ne possède pas, cette saison, la classe qu'elle eut quelquefois. Elle « se souvient de Clifford », mais sans passion. Elle se trouve située sur scène, mais elle tient le rôle d'un orchestre de l'ossé. Elle existe par présence physique, mais elle s'efface, esthétiquement, lorsque le chef survient qui se plait à jouer du piano dans ce style en phrases qui roulent et se déglutissent, et dont on a jusqu'ici trop peu parlé, trop peu vanté l'originalité, l'efficacité, la force affective d'embrèvement. Seul sur une scène peuplée, enfermé par destin dans sa nuit et, par volonté, dans sa théâtralité, dans ses tempos — lorsqu'ils sont lents, il agit des plus lents du monde — Ray Charles, au fil du temps, se ramasse sur lui-même, exclusif de façon maximale le dehors, et fait une grande consommation de « Rascals », lesquelles, d'abord, répondent à sa voix, à ses ordres, à ses désirs, encore que trois d'entre elles aient, une fois en passant, des réactions personnelles. Le groupe vocal, à un élément près, se présente renouvelé. Archie Smith, Linda Sims, Madelyn Quebec, Trudy Cobran et l'ancien, Esthella Yarbough, impromptu chez Ray Charles ce

lui très pédagogique, coercitif, au contraire, à l'égard des autres confrères : « Trop vite, là-bas, on ne traite pas comme ça le blues ». George Duvivier n'en est pas encore revenu. Comme n'a pas dû digérer non plus le guitariste excellent Eugene Ross ce reproche à lui lancé sans Pleyel au second concert : « Il faut jouer autrement dans l'orchestre de Charles pour être certain d'être ». Le maître, comme le temps passe, fortifie ses manies. Il lui arrive de rencontrer des résistances, heureusement. Deux Ray, voici peu de temps, convoqués par Norman Granz, se trouveront face à face. « Petit, dit à cette occasion l'empereur Charles, viens, je vais te montrer les blues enclenchant des accords. — Mon grand, répondit aussitôt l'autre, en remballant sa contrebasse dans la housse, j'ai passé l'âge des exercices sous contrainte; je ne raccourcis pas le taxi. — Ce jour-là, deux Ray entraînent en conflit de puissance. Nous connaissons, par cet exposé, le premier Ray Charles. Le second n'était autre que l'illustissime Ray Brown. Doit-on désespérer qu'un jour la réconciliation soit possible, la jam session chez Mr. Charles concevable, et tout talent aussi vrai que le sien, enfin, auprès de lui, réhabilité ?

LUCIEN MALSON.

## Formes

### LE RIRE DU CHAT ET LES JEUX DE LÉDA

Encore aveuglé par l'éclat du jour, on s'enfonce dans la peinture de Michel, dans un lieu préservé. Bientôt la lumière intérieure, plus discrète et plus riche, on dirait filtrée par d'invisibles vitreaux, guide l'intrus en quête d'émouvabilité. La récompense ne tarde guère. De grands accords de couleurs, amorties, pénétrantes, chantent de toutes parts. Ils semblent se prolonger, mêler leurs vibrations. Le lieu se dissipe vite. Des armatures inflexibles, des constructions géométriques nettes, accusant par transparence la solidité et la profondeur de l'édifice. A perte de vue. Sans paroxysme, tout en subtilité intimée, cet art qu'on ose décrire typiquement français, dans la tradition française qui ne confond pas la grandiloquence avec le sublime, n'a pas fini de faire oublier des ouranages plus gracieux et plus tapageuses. Et sans lendemain. La galerie Jacq (1) reste fidèle à ses exigences, à la ligne qu'elle s'est tracée.

Il y a un lien de parenté, dans l'ineffable, entre ces options et les toiles d'Aimée Perria — Ville en attente, par exemple, son blanc mystère et ses légères reliefs, — qui se manifeste pour la première fois à Paris (2). Ce sont pourtant les destins et surtout les gravures qui, par le nombre, accaparent l'attention du visiteur. La réalité est la sœur du rêve dans ces visions, ces silhouettes à la fois précises et fugaces, qui attestent non seulement la maîtrise manuelle, mais l'inspiration d'une artiste en état de grâce.

Restons dans la gravure. Qu'on ne parle pas de virtuosité dans le cas de Zwy Milshehn, parce qu'il est doué d'une fertilité inventive prodigieuse. Parions plutôt de ses prouesses techniques, qui font fleche de tout plume

et de tout burin, qui s'accommodent des recettes les plus hétéroclites et qui, ces jours-ci, à la Bibliothèque nationale, témoignent d'une folle hardiesse (3). Des estampes colossales où se donne libre cours le graphisme, qui excelle à fixer des fantasmes proliférants, nous ravissent par leur humour tendre et cruel, irritant et savoureux, poétique et bouffon, qui n'épargne pas l'auteur. Cet humour déborde l'expression plastique. Etendez que Milshehn, qu'il vient de publier aux éditions du Dauphin (4) *Le Rire du chat*, un roman où le dessin illustre pas, mais prolonge et remplace, le texte, en prend de temps en temps le relais.

« Sous le signe du cygne », ce titre irrévérencieux pourrait convenir à une bonne part des gravures, aquelles, et même petits bronzes de Jean Peschard (5). L'ancien premier prix de Rome 1956 semble hanter par les thèmes aquatiques. Les éléments fluides définissent le motif. L'eau saillit du socle, on sent la vague le vrai personnage de puissantes aquatiques et symbolisa le *Verdige de Prométhée*. Rien d'étonnant à ce que l'oiseau-dieu soit parvenu à se dégarer, lui, du transparent glacier des vols qui n'ont pas lui. Ce sont toujours des paysages imaginaires sur lesquels plane le mythe de Leda (ses yeux aussi lorsque Peschard s'amuse, et son humour transparent en d'autres circonstances : voyez *Ancolite Miroir*). De nouveau, nous voici confrontés avec un métier sans défiance qui étouffe l'initié, voire le profane, notamment avec une série de carres manœuvres, retournées d'une manière acrobatique.

JEAN-MARIE DUNOYER.

- (1) 22, rue Jacob.
- (2) La Galerie, 67, r. Saint-André-des-Arts.
- (3) Hall du grand escalier, accès libre et gratuit.
- (4) 43-45, rue de la Tombe-Isaure.
- (5) Arenella, 18, rue Ortolan.

## Musique

### La leçon de Messiaen

Olivier Messiaen est de ces rares compositeurs dont il suffit d'entendre dix mesures pour en deviner l'auteur. Nommé professeur au Conservatoire de Paris, on comprendra de la pièce d'abord l'harmonie et enfin la composition jusqu'à cette année où Serge Nigg et Betsy Jolas ont été ordonnés pour lui succéder. Messiaen a pu faire école. Ce qu'on ne sait pas encore, c'est si sa « manière » va devenir un académisme de plus ou si, au-delà des prescriptions, il y a, facilement imiter, quelque chose de plus profond, restera sensible, de la même façon que des compositeurs aussi différents entre eux que Florent Schmitt, Reynaldo Hahn, Gabriel Pierné, Gustave Charpenet, Alfred Bruneau, Gabriel Dupont ou Ernest Chausson, ont gardé de leur passage dans la classe de Messiaen, un sens de l'architecture, un style d'économie, un savoir-faire enfin qui, loin de les condamner à l'imitation, leur a permis de faire autre chose.

Pour le soixante-dixième anniversaire de leur maître, sept parmi les jeunes disciples de Messiaen ont composé une œuvre. Toutes ces partitions, dont aucune ne ressemble à une pièce de circonstance, ont été écrites au Festival de Besençon par l'ensemble Arts Nova, sous la direction de Marius Constant, et redonnées à Paris le 19 octobre au Théâtre du Ranelagh. Cinq bois, quatre cuivres, piano, harpe, et percussions — la nomenclature instrumentale semble invitée à faire du Messiaen. Gerald Levinson (U.S.A.) et Steven Gellman (Canada), avec beaucoup de métier, chacun à sa façon, y ont évidemment succombé : longues résonances de percussions, traits brillants sur les claviers, réflexions discrètes

à une langue modale. La différence essentielle, c'est qu'une notion aussi étrangère au langage de Messiaen que le développement des idées et des structures disparaît ici pour faire contrepoids au caractère contemplatif de certains procédés d'écriture.

### Brusques éclats

Avec Aya IV de Kazuoki Fujii (Japon), l'auteur tenant lui-même la partie de piano, on retrouve un peu la couleur des oiseaux exotiques avec les alternances soliste-orchestre mises en balance par juxtaposition selon un principe si caractéristique de Messiaen. La contrebasse et la harpe traités d'elles-mêmes en solistes viennent ajouter une touche personnelle sans aller bien au-delà de ce minimum d'originalité sans lequel une œuvre ressemble à un exercice de style. Le docteur de Michèle Reverdy (France) on se retrouve en présence d'une composition originale. C'est d'abord un long accord confit aux bois dans la nuance piano et imperceptiblement varié que de brusques éclats des autres instruments traversent comme des éclairs, puis un grand crescendo jusqu'aux limites de la violence.

Après quelques cadences mélodiques, un nouveau crescendo s'élève comme une vague et l'œuvre s'achève par un bref paroxysme. Le relâche de la forme en permet pas de se faire une idée précise du contenu, mais suffit à rendre compte de ce qui distingue une œuvre comme celle-ci, aussi bien de l'esthétique des pages qui précèdent que de celles de Messiaen. C'est peut-être cela la leçon du maître.

Antiphonale de Brian Schober (U.S.A.) pâlit un peu à côté et, malgré d'ingénieuses affects d'ins-

trumentation, on n'y sent rien de vraiment décisif. Journal d'été de Kimi Sato (Japon), qui débute par de brèves figures incisives, évolue ensuite dans un climat plus décoratif où les idées se diluent; puis cela tourne court.

Comme Kimi Sato a déjà écrit des pages plus consistantes, on pense que cette fois elle a seulement été moins inspirée. Quand vient la septième œuvre toujours conçue par le même effectif instrumental et devient difficile de rester équilibré. Dans l'ombre du ciel de Philippe Fenelon (France) tout sans doute plus l'impression mitigée qu'on en retire.

GERARD CONDÉ.

**OMNIA 605 BOULEVARDS VF**  
**BALZAC ELYSEES VO**  
**U.G.G. ODEON VO • VENDOME VO**  
**BONAPARTE VO**  
**Périphérie : MELIES Montreuil VF**  
**ARTEL Créteil VF**

**L'EMPIRE DE LA PASSION**  
UN FILM DE NAUZA OSMAN  
PRIX DE LA MISE EN SCÈNE AU FESTIVAL DE CANNES 78